

## 1944 – 2024 : il y a 80 ans, du col de la Galise au Prariond

Entre le 7 et le 18 novembre 1944, sur le périlleux passage de l'Italie à la France par le Col de la Galise, s'est joué le plus épouvantable drame de la montagne de la Seconde Guerre mondiale.



### Route du Col de l'Iseran

La Maison forestière et le  
Glacier de la Galise  
(3514 m)

La genèse de cette histoire remonte à **septembre 1943**, lorsque des aviateurs anglais, membres des fusiliers de Northumberland et quelques-uns de leurs camarades, furent faits prisonniers par les Allemands durant le siège de Tobrouk (10 avril au 27 novembre 1941). Enfermés au camp 112, situé à Castellamonte près de Milan en Italie, ils s'en évadèrent, puis rejoignirent des partisans italiens qui combattaient le nazisme dans le Nord de l'Italie.

Ce n'est qu'un an plus tard, à **l'automne 1944**, soit environ cinq mois après le débarquement en Normandie, que les maquisards italiens, qui les avaient cachés, échaufaudèrent un plan afin de permettre aux évadés de rejoindre la France libre, en franchissant les Alpes. Ces partisans appartenaient à la même division du commandant Bellandy que ceux qui convoiaient les armes depuis Val d'Isère. À cette période, les Allemands occupaient encore et toujours une partie de l'Italie.

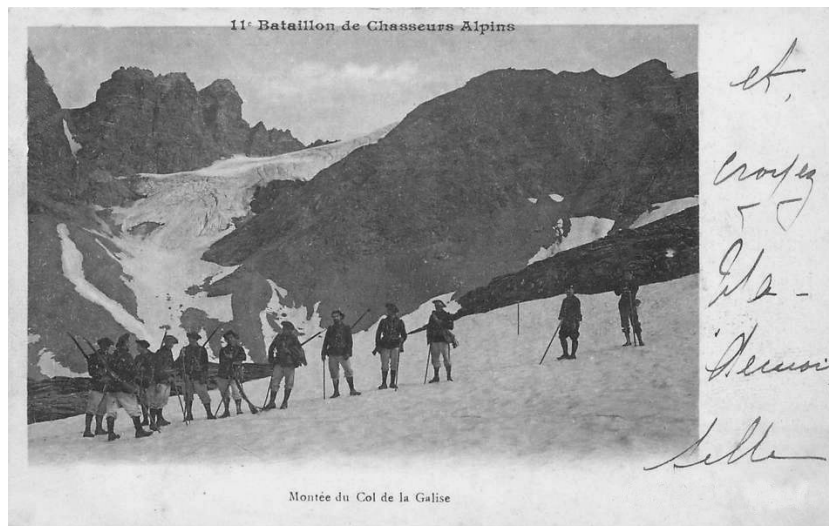


### HIVER 1944/45 Val d'Isère

Partisans de la VI<sup>ème</sup> Division  
Alpine Canavese  
Guglielmetti Jean,  
Morello Luca (Trumba), Fant Arnaldo  
(Arnaldo), Jim sergent Américain,  
Non identifié,  
Micheletti Mario (Barbis).

Dans tous les documents français que j'ai pu consulter, cet évènement est toujours relaté de façon très approximative. Il m'a donc fallu chercher des sources plus exhaustives, pour tenter de mieux comprendre comment cette tragédie s'est déroulée et, par conséquent, comment les Avalins eux-mêmes et tout particulièrement mon père, ont été impliqués, car lui-même n'en a jamais vraiment parlé. Je me souviens seulement qu'il ait évoqué le fait qu'il avait sauvé un Anglais de l'amputation.

Dans les archives de guerre accessibles au grand public, aucun document ne fait mention de cet évènement effroyable. Selon Giovanni Bertotti, le président du CORSAC (*Centre d'études et de recherches Alto Canavese de Cuornè*) qui a récemment effectué des recherches approfondies en Italie, l'une des raisons est purement « psychologique », car pendant près de vingt ans, la propagande réciproque a opposé l'Italie et l'Angleterre.



Un bataillon de Chasseurs Alpins  
dans la montée du Col de la Galise

En effet, il était alors impensable d'imaginer que des prisonniers britanniques aient pu être traités avec soin, qu'ils aient pu fraterniser avec les ouvriers italiens auprès desquels ils travaillaient et que, une fois évadés, ils aient pu trouver refuge et protection dans les maisons des paysans montagnards.

Il fallut attendre **l'année 1957**, pour qu'un journaliste anglais, réalisateur et producteur travaillant à la fois pour le cinéma et la télévision, **Vivian Milroy** s'intéresse à cette histoire et la raconte dans son ouvrage « *Alpine Partisan* ».

Milroy retrace fidèlement le témoignage que lui fit l'un des trois seuls rescapés, l'aviateur **Alfred Southon**.

Cependant, ce récit nous montre qu'Alfred Southon semble ne jamais avoir su que le groupe avait été victime d'une ignoble trahison, à l'origine du départ précipité malgré les prévisions météorologiques particulièrement défavorables, puisqu'à aucun moment il ne le mentionne.

C'est un autre ouvrage : « *A un passo dalla liberta* », écrit en italien, qui en révèle les circonstances. Récemment, grâce à une amie, j'ai pu en obtenir la traduction.

Les auteurs racontent qu'un certain **Italo De Valle**, géomètre et architecte de métier, était un informateur en contact avec l'armée allemande d'occupation, dans le Nord de l'Italie. Un soir où il était à la taverne à Ribordonne, De Valle avait surpris une conversation entre un proche des partisans, employé de la centrale électrique, et son oncle, au cours de laquelle le jeune homme s'était laissé aller à des confidences.

Il avait notamment mentionné que le **8 novembre**, deux camions transportant une quarantaine d'hommes (26 Anglais, 13 Italiens et 5 Yougoslaves) devaient partir de l'usine pour les conduire de Rosone à Ceresole Reale.

L'ordre de cette expédition avait été donné à Alberto (alias Vittorio) un mois auparavant dans une auberge de Val d'Isère, par le commandant Bellandy (Luigi-Gino VIANO) membre de la sixième division « *Justice et Liberté* » qui opérait dans tout le Canavese.

De Valle savait que les Allemands payaient 1800 livres pour chaque Anglais capturé, et il avait besoin d'argent pour nourrir sa femme et sa fille. Il s'empressa de prévenir le Colonel Heinz Johl, un officier allemand aussi cruel que déterminé à pourchasser et à éliminer les partisans.

Johl fut donc informé que la colonne devait partir le 8 novembre de Ceresole vers Val d'Isère où elle laisserait les Anglais qui rejoindraient le commandement allié, pour fêter Noël en famille. Les partisans reviendraient ensuite en Italie par le même passage, avec un chargement d'armes.

Le Colonel échafauda immédiatement un terrible plan : il connaissait bien la zone, l'ayant personnellement inspectée et il savait que les camions ne pouvaient passer que par la route qui reliait Noasca à Ceresole. Une embuscade serait très facile à organiser. Il suffisait de mettre en place une patrouille solide avec quelques mitraillettes. Un jeu d'enfant !

**Le 04 novembre**, Alberto (Vittorio) fut averti de cette trahison, apprenant ainsi que les Allemands les attendraient entre Ceresole et Noasca. Après de longues discussions, les partisans élaborèrent un plan alternatif. En supprimant des étapes, ils pouvaient atteindre Noasca un jour plus tôt et donc tromper l'ennemi.

Mais ! Il y avait un « mais » : avec les Allemands derrière eux, la colonne n'aurait pas d'autre choix que de poursuivre sa route envers et contre tout. Dans la meilleure des hypothèses, opérer un demi-tour reviendrait à livrer des vies aux ennemis, et dans la pire de toutes, mourir, car leurs pistolets n'auraient pas la moindre chance contre les mitraillettes des Nazis.

À priori, l'expédition ne semblait pas insurmontable. Ne s'agissait-il pas seulement d'accompagner un groupe de partisans et un contingent de prisonniers britanniques en France ? Le voyage était plus exigeant que difficile et Alberto était un guide aguerri. Il connaissait bien le col de la Galise, culminant à 2987 mètres. À quatre reprises il avait accompagné des prisonniers d'une frontière à l'autre, sans rencontrer de difficultés. Il savait cependant que novembre n'était pas le meilleur mois pour se lancer dans une telle expédition. Si le temps changeait, la descente deviendrait vite épuisante et dangereuse, mais cela valait la peine de prendre certains risques, si cela leur permettait d'échapper à la traque des Allemands.

Le Commandant Bellandy lui-même avait expliqué pourquoi il valait mieux accepter ce risque plutôt que de rester les bras croisés en attendant des jours meilleurs. En effet, selon une rumeur, le général Alexander avait l'intention d'imposer la démobilisation aux partisans, décision qui à coup sûr les affaiblirait. Désobéir serait aussi risqué que de sauter d'un avion sans parachute ! Le Commandant était également confronté à un second problème beaucoup plus grave et sur lequel il avait gardé le silence. Depuis quelques mois, les unités du XaMAS\* avaient été remplacées par la cinquième division alpine de la Wehrmacht. Depuis, les Allemands mais surtout les Ukrainiens et les Mongols parcouraient les villages et les

montagnes, prêts à tuer, à incendier, à torturer. Ils étaient particulièrement cruels, surtout lorsqu'ils avaient bu un verre de Grappa\*\*.

Les prisonniers anglais étaient donc en danger ainsi que tous ceux qui les avait protégés. Après avoir échappé au camp de concentration, ceux-ci avaient trouvé refuge dans des familles à Alpette, Borgiallo, Ribordonne et Frassinetto. Là, ils avaient trouvé l'amitié, une protection, un toit et deux repas chauds par jour. Parfois aussi un nouvel amour. Beaucoup avaient participé aux combats des partisans avec honneur. Aucun n'avait été dénoncé malgré le fait qu'une prime soit suspendue au-dessus de leurs têtes.

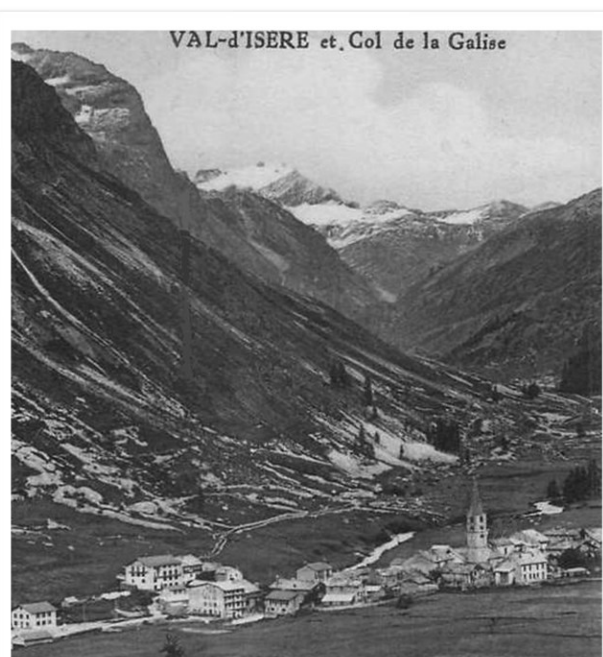
Pour eux, le risque était devenu trop grand. Il fallait absolument les exfiltrer. C'est ainsi que la colonne se mit en marche dans la précipitation et dans la bonne humeur. Les Anglais se disaient qu'ils allaient vers la liberté. Le lieutenant Alberto pensait, lui, aux difficultés qui les attendaient.

L'histoire racontée par Alfred Southon débute donc le **07 novembre 1944** quand 28 soldats anglais (\*), absolument pas préparés à ce genre d'expédition et 16 partisans italiens qui les accompagnaient, décident de s'engager dans cette folle expédition qui doit les amener à franchir l'un des plus hauts passages des Alpes, **le col de la Galise**. (\* selon la liste WO 361/763 des archives militaires)

*\* La Xe Flottiglia MAS, ou DECIMA MAS (Xa MAS) est une unité de nageurs de combat de la Marine royale italienne qui opérait au cours de la Seconde Guerre mondiale. Elle fut un précurseur en ce domaine au cours de l'ère moderne, et l'une des unités spéciales les plus fameuses de la guerre, avant d'être une division d'infanterie de marine de la République Sociale italienne de 1944 à 1945.*

*Son nom signifie Dixième flottille MAS (MAS : Mezzi d'Assalto, « Moyens d'Assaut », voire Motobarca Armata Silurante, motoscafo armato silurante, motoscafo anti sommergibile, motobarca armata SVAN, divers acronymes d'embarcations d'assaut qui seront rapprochés de la devise latine de Gabriele d'Annunzio « Memento audere semper », « Souviens-toi d'oser toujours »*

*\*\* La Grappa est une eau-de-vie de marc de raisin, c'est à dire un alcool distillé à base des peaux de raisins dont le degré d'alcoolémie est au minimum de 37,5%*



Dans un premier temps, les Italiens avaient envisagé de franchir le col du Montcenis, qui culmine à un peu plus de 2 000 mètres et qui relie le Val de Suze en Italie à la vallée de la Maurienne. Mais finalement, l'un des partisans connaissant l'itinéraire pour l'avoir effectué en été, ils décidèrent de suivre son avis et de traverser la frontière par le col de la Galise, certes d'une plus haute altitude (2 987 mètres), mais qu'ils connaissaient mieux.

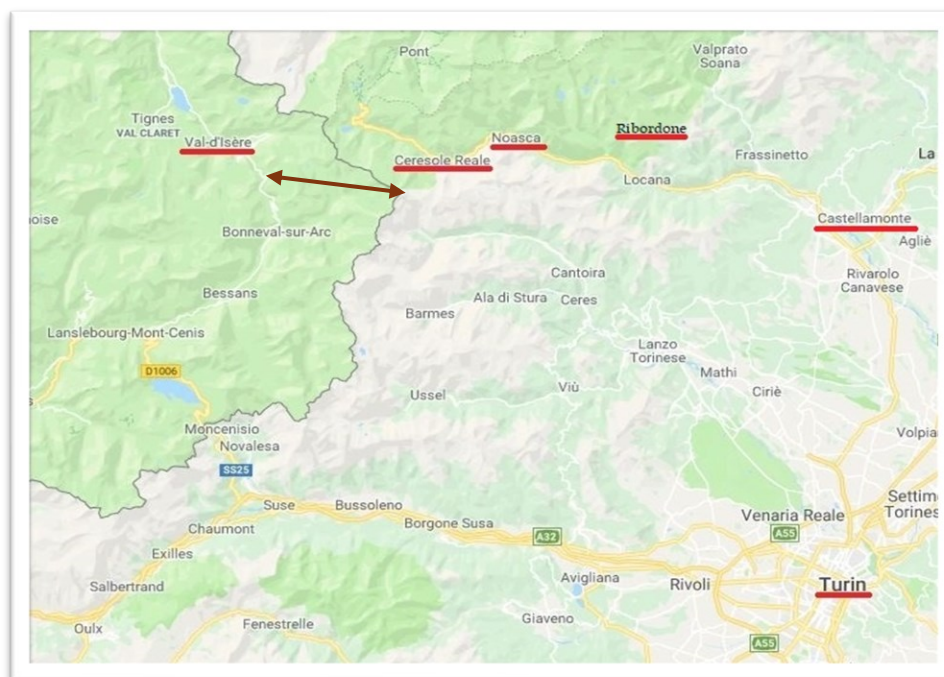
En temps normal, le début du mois de novembre aurait aisément permis d'effectuer un tel périple en une seule journée, mais cette année-là, l'hiver fut extrêmement précoce.

C'est ainsi que le groupe, composé de 44 hommes, entrepris une ascension dont aucun des participants n'a dû réellement en mesurer le risque.

En effet, une tempête de neige approchait, accompagnée d'un blizzard épouvantable qui menaçait tout le massif montagneux. Pourtant, leur détermination à rejoindre la France était telle qu'ils ne se découragèrent pas et prirent la route, malgré ces conditions météorologiques qui s'annonçaient particulièrement défavorables.

Le premier jour ils atteignirent assez facilement **Ribordone**, un petit village du Piémont italien, situé à environ 45 kilomètres au nord de Turin et perché à plus de 1 000 mètres d'altitude.

De là ils prirent la route de **Rosone** pour rejoindre le **funiculaire de Noasca** qui devait leur permettre d'atteindre la station de **Ceresole Reale** culminant à plus de 1 600 mètres et qui, à l'Ouest, est limitrophe avec les communes françaises de **Val d'Isère** et de **Bonneval-sur-Arc**.



**Le 8 novembre**, la neige tombait en abondance, la visibilité était quasiment nulle et les rafales de vent terribles, mais vers 10 heures ils quittèrent malgré tout le **petit refuge de la Diga**, situé au-dessus de Ceresole Reale, où ils avaient passé la nuit. Dès le début de leur ascension vers le sommet de la Galise, le froid, le vent, la marche dans une neige fraîche et profonde et même les avalanches compliquèrent sérieusement la progression du groupe. Contrairement à leurs camarades italiens, les Anglais étaient non seulement mal vêtus et mal chaussés mais ils n'avaient surtout aucune expérience de la neige et encore moins de la montagne. De plus ils n'avaient avec eux qu'une seule journée de vivre.

**Vers 13 heures** la colonne atteignit enfin le col, côté italien. Tous ont alors pensé qu'ils touchaient au but, puisque la France était là, juste de l'autre côté. Mais la plupart des Anglais étaient déjà très épuisés, complètement transis et la tourmente de vent et de neige, limitait leur visibilité à moins de trois mètres. Lorsqu'ils entreprirent la descente, la plupart d'entre eux, qui avançaient lentement et péniblement dans une neige profonde, chutaient et se heurtaient les uns contre les autres.

Ce n'est qu'à la tombée de la nuit, après des heures de marche, ayant perdu tout repère, qu'ils réussirent malgré tout à atteindre **le haut du vallon du Prariond**. Les Italiens savaient qu'il devait y avoir un abri-refuge à proximité, mais ils ne le trouvèrent pas.

À cet endroit se trouve un énorme rocher de couleur rouille, bien connu des habitués. Serrés les uns contre les autres sous ce rocher, ils passèrent la nuit en essayant de s'abriter et de se protéger du vent, du froid et des tourbillons de neige.

Le lendemain **9 novembre**, la tempête faisait toujours rage. La majeure partie du groupe décida malgré tout de poursuivre vers Val d'Isère. Toutefois, ils furent contraints de laisser sur place deux des Anglais qui n'étaient plus en mesure de continuer, **Alfred Southon** et **Walter Rattue**.

Deux partisans italiens, **Mina** et **Carlo Difforville**, se portèrent volontaires pour rester auprès d'eux afin d'attendre des secours.



Cependant, ceux qui reprirent la route étaient déjà très affaiblis et bien éprouvés par les 24 heures qu'ils venaient de passer. Ils traversèrent avec peine la plaine du Prariond jusqu'à la gorge où s'engouffre le torrent de l'Isère.

Itinéraire depuis le col de la Galise jusqu'au vallon du Prariond

Un pont de neige recouvrait l'eau mais, à peine cent mètres plus loin, ils arrivèrent au bord d'un chaos de rochers formant une furieuse cascade.

C'est alors que soudainement, des Italiens qui marchaient en tête, furent brutalement précipités dans l'eau. Probablement étourdis par la chute, ils se sont rapidement noyés. On suppose que derrière eux le reste du groupe, terrorisé et impuissant, tenta d'opérer un demi-tour dans une totale panique.

Certains durent essayer de s'agripper aux parois rocheuses mais ils ne purent faire que quelques mètres avant de s'immobiliser sur place, les muscles tétanisés par le froid. Ils sont certainement morts gelés en très peu de temps.

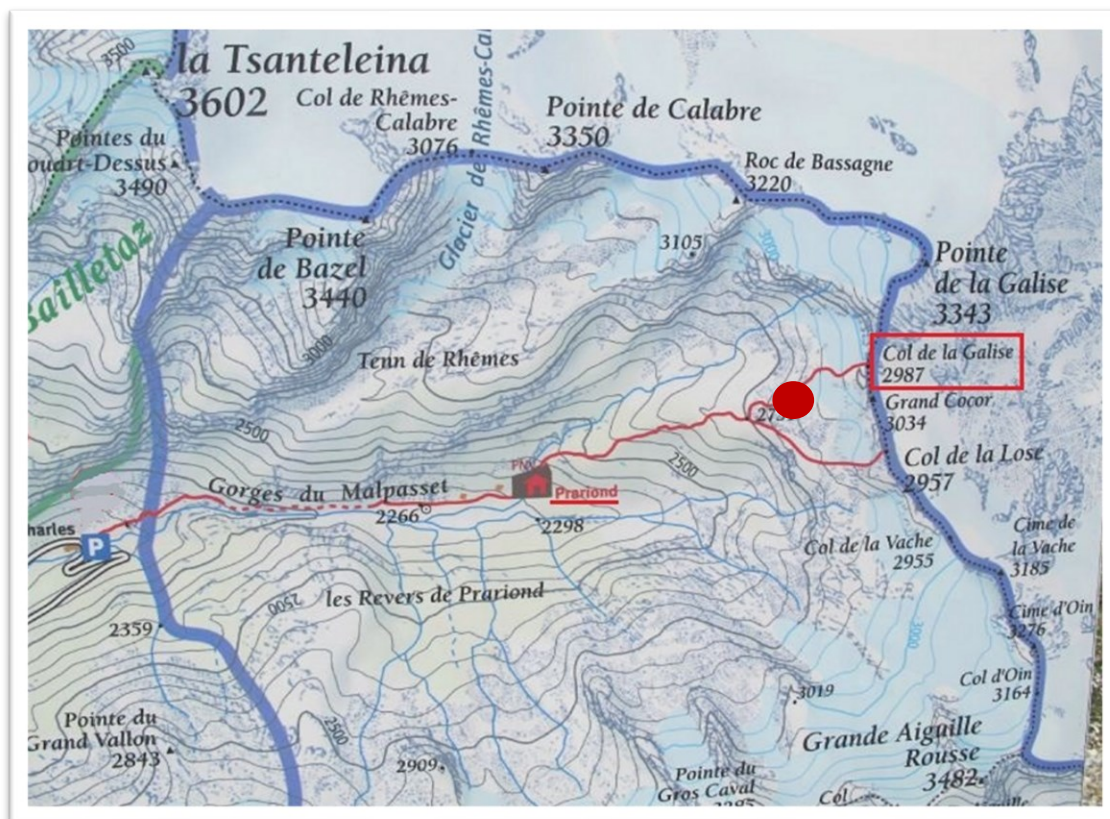
D'autres, essentiellement des partisans italiens qui étaient mieux équipés, cherchèrent sans doute à rejoindre le chemin des chèvres qui serpente au-dessus des gorges.

Là encore ils ne purent aller bien loin et moururent d'inanition ou furent peut-être balayés par une coulée de neige.

Ce n'est qu'au début du printemps, qu'une quinzaine d'hommes seront retrouvés, à l'entrée du plateau. Blottis les uns contre les autres dans une fin atroce, ils étaient tous morts de froid et d'épuisement.

Pendant ce temps, les quatre hommes restés immobiles sous leur rocher n'imaginaient pas le drame qui était en train de se jouer non loin de là.

Ils passèrent ainsi deux jours et trois nuits dans le froid et la neige, sans voir arriver le moindre signe de secours. Les deux Anglais allaient de plus en plus mal.



L'itinéraire entre le col de la Galise et le pont Saint Charles  
Le point rouge marque l'emplacement approximatif du rocher

Dans son témoignage Alfred Southon raconte : -

« Le **11 novembre** au matin, Carlo, l'un des Italiens, le visage tourmenté, nous dit :

*Il a dû arriver quelque chose aux autres. Nous ne pouvons pas espérer plus longtemps. Giuseppe et moi nous allons essayer de trouver le chemin vers la vallée pour aller chercher du secours pour vous. »*

J'étais ravi de cette décision et m'étonnais que nous n'y ayons pas pensé avant. Je répondis aussitôt :

*« Allez-y vite alors ! Ne nous faites pas attendre aussi longtemps que les autres l'ont fait ! ».*

Giuseppe sembla s'excuser de devoir nous abandonner. Il bredouilla doucement :

*« C'est la seule solution. Si nous restons ici nous allons tous mourir ! ».*

Alfred et son ami Walter restèrent donc seuls dans leur cavité, pieds et jambes gelés, incapables de se lever. S'en suivirent encore deux jours et trois nuits de cauchemar, durant

lesquelles les deux Anglais s'efforcèrent d'éviter de sombrer dans un sommeil qui aurait pu leur être fatal, ne mangeant et ne buvant que de la neige.

Une coulée de neige avait submergé leur abri, le transformant en igloo, ce qui s'avéra malgré tout salvateur, en les protégeant du froid et, le pensaient-ils, des loups qui rôdaient autour d'eux.

Walter était le plus affaibli des deux. Il délirait par intermittence et le sixième jour, soit **le 16 novembre**, il mourut dans son sommeil.

Alfred, qui poursuit son récit, se souvient que Walter essayait de lui parler. Il paraissait déjà totalement absent et les mots qu'il prononçait étaient confus et incompréhensibles ; il ne pouvait plus articuler. Alfred réussit toutefois à comprendre :

- « *Je ne peux plus... je ne peux plus tenir* »

Lentement il se tourna vers lui. Le pauvre Walter était effrayant.

- « *Je voudrais écrire à mon père car je n'ai jamais réussi à lui dire ce que j'éprouvais pour lui.* » murmura-t-il.

Il lui demanda ce qu'il voulait écrire.

- « *Je voudrais écrire : papa, je t'ai toujours aimé ! Excuse-moi pour les fois où je ne t'ai pas compris. Salut tout le monde. Adieu* »
- « *Pourquoi adieu ? Nous pouvons encore nous en sortir* »
- « *Non nous ne pouvons pas, Alf arrête de rêver. C'est fini.* »
- « *Ce ne sera plus très long.* » lui dis-je « *Nous devons juste attendre, nous DEVONS attendre...* »

Puis quelques heures plus tard :

« *Walter...hey Walter, ne t'endors pas ! Réveille-toi, vieux frère !* » Aucune réponse. Ses yeux étaient clos.

« *Walter ! Walter !* »

Toujours pas de réponse. Une terrible sensation envahit Alfred. La sensation de mort. Walter était complètement immobile : « *Je touchais son visage. Il était froid, terriblement froid, plus froid que la neige, plus froid que l'air glacé autour de nous...* ».

Gelé et épuisé à l'extrême, Alfred, en proie à des hallucinations, resta seul encore deux jours. Ce n'est que le onzième jour après leur départ d'Italie, qu'il crut entendre des voix à proximité...

Avec le peu de vigueur qui lui restait, il cria de toutes ses forces :

« *A l'aide... à l'aide...* ».

Et tout à coup, il entendit que l'on creusait la neige au-dessus de lui, puis vit apparaître un visage.

C'est ainsi que, dans cette **mi-journée du 18 novembre**, Alfred Southon fut enfin découvert. Ses sauveteurs faisaient partie du groupe de partisans italiens qui, venant de Val d'Isère,

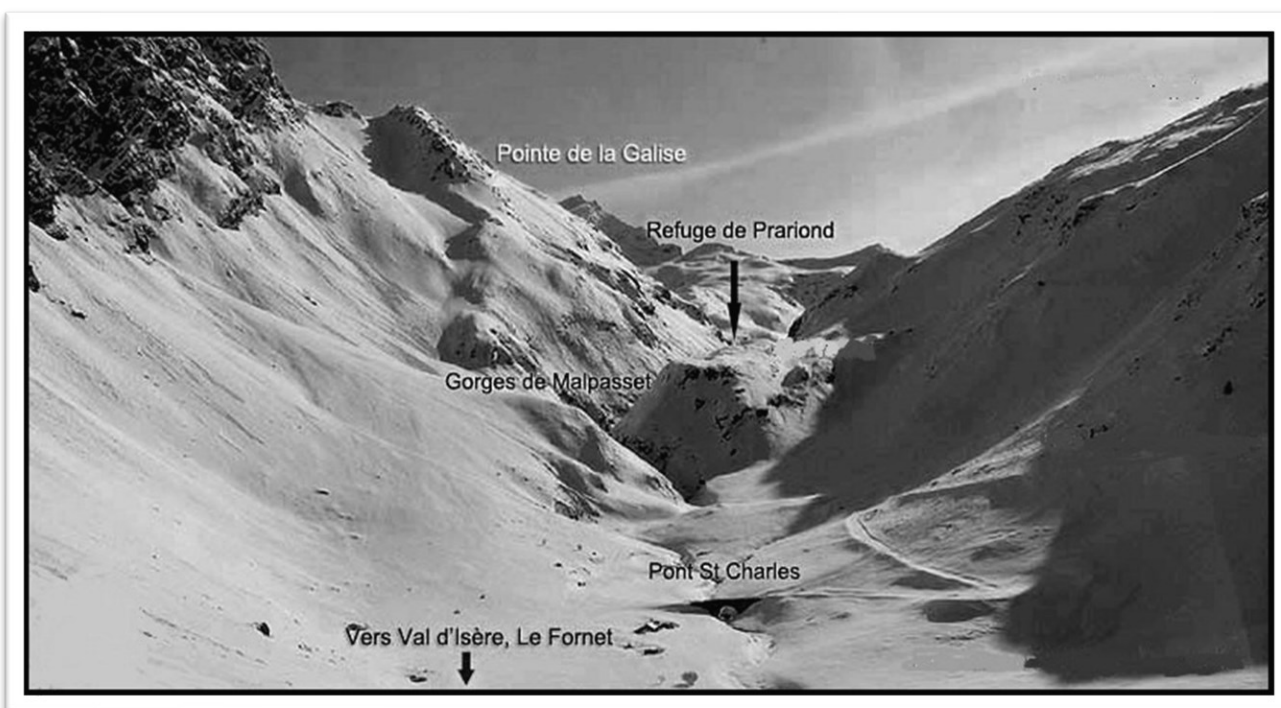


effectuaient ce jour-là une mission de reconnaissance, destinée à damer la trace en vue d'un acheminement d'armes.

Les hommes le transportèrent au refuge qui ne se trouvait, en fait, qu'à 150 mètres du rocher sous lequel ils l'avaient découvert. Là, ils l'allongèrent à même le sol, devant le feu qu'ils s'étaient empressés d'allumer dans le poêle et lui prodiguèrent les premiers soins.

Quelques heures plus tard, Alfred émergea d'un sommeil lourd et quasi comateux. La nuit était tombée et six hommes, assis autour d'une petite table près du feu, veillaient sur lui tout en discutant calmement.

Il y avait : le docteur Pétri qui lui prodigua les premiers soins grâce auxquels il survécut, accompagné de Charles Diebold, Robert et Fernand Mangard, Adolphe et Fernand Bonnevie



#### L'itinéraire entre le refuge du Prariond et le pont Saint Charles

Alfred apprit plus tard, que Carlo et Guiseppe avaient finalement passé la nuit au refuge après l'avoir découvert un peu plus haut. Et ce n'est que le lendemain, **le 12 novembre**, alors qu'il faisait un temps magnifique, qu'ils avaient repris leur route vers Val d'Isère pour prévenir les secours et ce, malgré les terribles souffrances de Giuseppe, dont les jambes avaient commencé à geler.

Arrivés à l'entrée des gorges, ils avaient heurté sous leurs pieds des cadavres recouverts de neige. Terrifié, Carlo avait reconnu son propre frère parmi les corps. Rapidement, eux aussi, se retrouvèrent bloqués en amont du pont de neige surplombant le torrent de l'Isère, qu'ils n'osèrent pas franchir.

C'est de là qu'ils aperçurent au loin un petit groupe d'hommes. En effet, debout sur un monticule qui domine le pont Saint Charles, des maquisards scrutaient l'horizon, car ils voulaient évaluer la praticabilité des gorges après les chutes de neige. Enfin, grâce à eux et avec mille

précautions, Carlo et Giuseppe purent franchir le périlleux passage où l'Isère cascade et tourbillonne parmi les rochers.

Immédiatement ils racontèrent leur terrible périple. Au plus vite l'un des maquisards descendit jusqu'au Fornet pour donner l'alerte. Quelques habitants domiciliés sur place partirent en avant-garde, tandis qu'à Val d'Isère une équipe de secours, prévenue par téléphone et composée d'un groupe des bataillons de la S.E.S stationnée dans le village, se préparait (dont Mario Chabert).

Malheureusement, cette colonne à ski ne réussit à atteindre le pont Saint Charles qu'à la tombée de la nuit, au moment où les habitants du Fornet partis bien avant eux, redescendaient des gorges après avoir fait la macabre découverte de plusieurs corps recouverts de neige.

À ce moment-là, personne ne croyait plus à la chance de survie pour aucun des autres membres de l'expédition.

La caravane dû redescendre au village, décidée toutefois à reprendre les recherches le lendemain. Mais durant la nuit, la température chuta fortement et la neige recommença à tomber en abondance.

Dans les jours suivant, **du 13 au 17 novembre**, le temps ne permit pas de tenter une nouvelle sortie, sans prendre le risque d'exposer d'autres vies humaines.

Ce ne fut donc que **le 18 novembre**, alors que le soleil était revenu depuis quelques heures, que les maquisards, bloqués à Val d'Isère, décidèrent de reprendre leurs pénibles transports d'armes vers l'Italie. C'est ainsi que trois d'entre eux firent la découverte d'Alfred Southon vivant, blotti dans son trou de neige à l'abri sous le rocher et que l'un d'eux redescendit en hâte afin d'alerter les habitants de Val d'Isère. Une équipe de secours, dont faisait partie mon père, se mit aussitôt en route dans la nuit et parvint à atteindre le refuge à l'aube du 19 novembre.

Vivian Milroy, le journaliste anglais qui rapporte le témoignage d'Alfred, écrit :

*« Dans le refuge, le Docteur m'avait enlevé mes chaussures, découpé mon pantalon et enveloppé mes jambes ; leur couleur bleue évoquait la mort.*

*Par les Italiens je savais que seulement deux de notre groupe avaient rejoint Val d'Isère : Carlo et Giuseppe. Ils semblaient ne rien savoir au sujet des autres. Lorsque le jour se leva, enroulé dans des couvertures, je fus sanglé sur une sorte de petite échelle et 4 hommes à ski me portèrent.*

*Le Docteur skiait devant, seul et le sixième homme derrière nous (...). À un moment donné ils se mirent en file indienne et seulement deux hommes me portaient. Terrifié, je vis que nous surplombions un ravin tellement abrupt et profond que l'on ne voyait pas le fond. (\* le passage des gorges du Malpasset, extrêmement dangereux en hiver).*

*Onze jours après le début de ce terrible périple auquel je survivais, je songeais avec effroi au fait que nous aurions dû passer par cet étroit défilé au-dessus du ravin dans la tempête (...). Puis de nouveau les quatre hommes me portèrent.*



**Les gorges de Malpasset  
au printemps.  
On voit le chemin des  
chèvres qui passe à flanc  
de montagne  
et qui permet en été d'aller  
du Prariond au  
pont Saint Charles**

*Une luge nous attendait en bas de la pente, sur laquelle je fus déposé avec l'échelle. (\*au pont Saint Charles). Deux des hommes tiraient tandis que deux autres poussaient.*

*Lorsque nous arrivâmes à Val d'Isère j'eus le temps de voir plusieurs femmes souriantes et saluant à mon passage (...). »*

**Ainsi, grâce au dévouement de ces hommes et aux soins appropriés et efficaces que mon père sut lui prodiguer, Alfred Southon put être sauvé d'une mort atroce.** Comme il l'a raconté lui-même plus tard, l'Anglais fut sanglé sur un brancard improvisé grâce à une échelle trouvée dans le refuge.

Transporté lentement et avec d'infinies précautions, les quatre Avalins et le docteur Pétri réussirent à redescendre le survivant dans la vallée, non sans avoir mis plus de deux heures pour traverser le dangereux passage des gorges de Malpasset, qui porte bien son nom.

L'Anglais fut ensuite conduit au chalet de mon père où il fut confortablement installé dans une chambre. Il reçut la visite du caporal américain cantonné avec quelques membres de son unité à la maison forestière de Val d'Isère. Celui-ci eut pour lui des paroles réconfortantes et rassurantes.

Une femme, qu'il prit pour la maitresse de maison, s'occupait de lui :

« *Vous allez être bien soigné ici !* » lui dit-elle dans un assez bon anglais.

« *Le docteur Pétri va venir vous prodiguer des soins !* ».

Puis elle proposa de lui apporter une tasse de thé. Avec un sourire chaleureux et bienveillant elle ajouta : « *Je sais que les Anglais aiment ça !* ». Cette femme était probablement ma grand-mère Suzanne ; elle parlait couramment l'anglais.

1942

Le Dr Pétri, sa mère Suzanne et sa sœur Suzy



ma chambre. Mes mains étaient bandées ; il me fit une piqure dans le bras. Le reste de mes vêtements me furent enlevés et le docteur Pétri me proposa un cardigan qui, me dit-il, venait d'Allemagne et était fabriqué avec une bonne laine. »

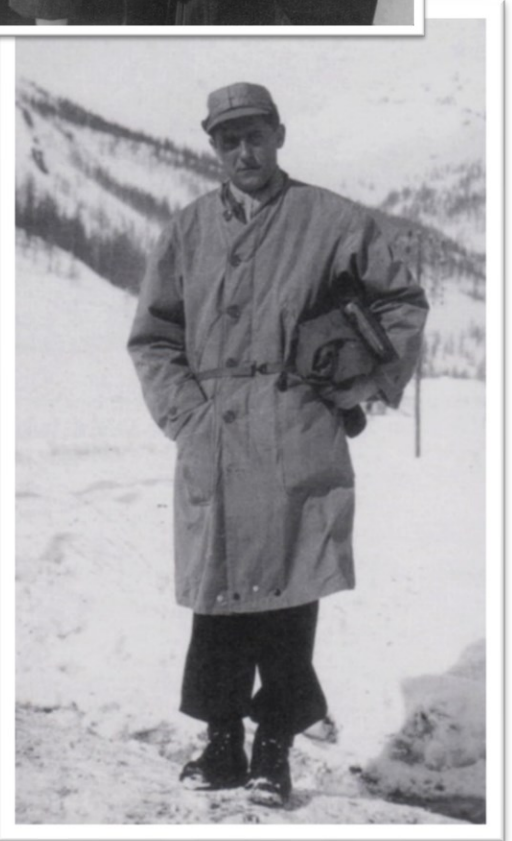
Dès qu'il fut suffisamment rétabli le rescapé quitta Val d'Isère sur une luge, cette fois-ci tirée par un cheval. Lors de la traversée du village, il fut arrêté par des habitants venus l'acclamer. Là il vit Carlo qui se tenait au milieu de la foule.

Les deux hommes se regardèrent un instant en silence. Puis l'Italien s'avança :

« *Ciao* », *J'espère que tu seras vite rétabli !* » lui dit-il.

« *Ciao* » répondit Alfred.

Ils échangèrent encore quelques mots. Carlo lui apprit que son camarade Giuseppe souffrait de graves gelures et qu'hélas, il n'y avait plus rien à faire pour les autres. Il n'ajouta rien d'autre et fit un dernier signe de la main.



Carlo Difforville  
à Val d'Isère

Plus bas dans la vallée, une ambulance qui l'attendait, le conduisit à Aix-Les Bains jusqu'à « *l'Hôtel de l'Europe* » transformé en hôpital par les Allemands et repris par les Français après leur départ.

C'est là qu'il fut soigné par un certain docteur Bouton qui, dans les jours qui suivirent, l'amputa d'une partie de sa jambe gauche.

Pendant tout ce temps, en Italie, à **Noasca**, le 11 novembre, le géomètre De Valle était rongé d'inquiétude. Il avait appris que, malgré un blizzard épouvantable et des chutes de neige incessantes, le groupe s'étaient mis en route vers le refuge trois jours plus tôt, évitant ainsi l'embuscade nazie.

Il ne se sentait pas responsable de ce contre-temps, estimant avoir fait son rapport au Colonel en bonne et due forme, mais jusqu'au bout il s'était dit que le guide italien renoncerait et ferait demi-tour. Ce qui s'était passé ensuite ne le regardait pas, mais le Colonel n'allait sûrement pas aimer. De Valle savait que c'était un homme très dangereux dont les réactions étaient imprévisibles.

Ce même jour à Cuornè, vers 18h30, le Colonel Johl était nerveux. Le piège qu'il avait imaginé était prêt. Comme d'habitude il avait pesé le pour et le contre. Il pensait que si ses hommes devaient monter à l'Agnel il valait mieux le faire pour intercepter un chargement d'armes. Le temps jouait en sa faveur, dans la mesure où les partisans ne pouvaient pas rester longtemps au refuge. Très rapidement ils auraient à choisir entre avancer ou renoncer.

« *S'ils abandonnent, ils sont morts* » se répétait-il.

Johl savait que ses soldats ukrainiens leur avaient tendu une embuscade pour les abattre un par un. Il était furieux contre De Valle, ce maudit traître qui ne lui apportait pas de nouvelles. Lorsque l'Italien fut annoncé par le réceptionniste, l'officier allemand bouillonnait d'impatience.

« *Bonjour et alors ?* » demanda-t-il sèchement.

« *Rien Colonel, ils sont partis pour le col de la Galise.* »

« *Ils sont partis par ce temps ? Je n'y crois pas. Ils vous ont trompé mon cher !* »

« *Je suis désolé Monsieur mais mes informations sont fiables. Un homme les a vus partir, ils étaient plus de quarante.* »

Johl le regarda fixement comme abasourdi : « *Ce soir à 21H, je commence la chasse !* »

Lorsque plusieurs jours plus tard, la révélation de la tragédie survenue dans la montagne parvint au quartier général des partisans en Italie, tous restèrent sous le choc. À Noasca le géomètre De Valle, toujours à l'affût de confidences fortuites, fréquentait assidûment le bar-restaurant « La Trattoria ». Il questionnait les habitués, feignant la désinvolture. Un soir, s'adressant à un certain Menico, il osa une question directe :

« *Tout va bien là-haut ?* »

« *Non, pas du tout, heureusement c'est difficile pour les autres aussi.* » répondit Menico en faisant allusion aux allemands.

« *Non je ne parle pas du temps, c'est pour ces pauvres gars.* »

« *Quels gars ?* »

« *Tu sais ceux qui étaient partis en novembre ?* »

« *Non, je ne me rappelle pas !* » mentit l'espion « *Ah ! les Anglais ! ...* »

« *Oui les Anglais et les nôtres. Morts !* » marmonna le vieil homme.

« *Morts ? Les Allemands les ont eus ?* »

« *Non. Peut-être une avalanche après le col de la Galise.* »

« *Tu es sûr ? Ce n'est pas possible !* »

« *Oui je suis sûr. La nouvelle vient d'Agnel. Les partisans qui sont en train de descendre nous l'ont dit.* »

Le géomètre fut abasourdi. Il comprit que la nouvelle venait des partisans qui avaient repris leur transport d'armes entre la France vers l'Italie ! Il décida d'en savoir plus : « *Selon moi, c'est un mensonge.* »

« *Je te dis que non.* » répliqua le vieux Menico.

« *Et alors dis-moi où vont-ils passer ?* »

« *Ça je ne le sais pas. Enfin, si je le sais mais je ne le dis à personne.* » répondit l'Italien avec suspicion face à cet interrogatoire trop pressant.

Dans les heures qui suivirent cette révélation, De Valle se rendit à Cuorné, au quartier général du Colonel Johl qui l'accueillit froidement et avec dédain. Lorsque le géomètre l'informa que les partisans avaient repris le transport des armes, l'officier allemand se montra suspicieux :

« *Faites attention De Valle, je ne tolérerai aucune erreur, vous êtes sûr ?* »

« *Oui ils étaient à l'Agnel. Ils sont en train de descendre, je vous le garantis.* »

« *Bien, si vous avez raison, je me rappellerai vous. Au revoir !* »

Au lieu de s'en aller, le De Valle insista :

« *Non, attendez monsieur.* »

« *Qu'est-ce que vous voulez encore ?* »

« *Les autres, ceux de l'expédition des Anglais ....* »

« *Et alors ?* »

« *Ils sont tous morts !* »

« *Qu'est-ce que vous dites ?* »

« *Oui, ils ont essayé de passer en France mais ont été surpris par une avalanche. Tous morts je vous dis ! (Silence) Vous avez compris Colonel ?* »

« *J'ai compris, j'ai compris ...* »

Johl avait changé de ton. Il était revenu affable.

« *Bien, bien .... Je suis satisfait de vous.* »

La trahison de l'informateur Italo De Valle ne fut jamais démasquée par les partisans qui de ce fait ne surent pas qui les avait trahis. Il garda le secret jusqu'à sa mort survenue en 1965. Toutefois, selon l'aumônier venu assister à ses derniers instants, dans son ultime souffle il prononça ces mots : « *Vittorio, Vittorio...* »

Le corps de Walter Rattue, resté dans le trou sous le rocher, fut ramené au village dès que ce fut possible, ainsi qu'un certain nombre de ceux qui étaient restés sur le plateau du Prariond. Tous furent provisoirement ensevelis dans une fosse commune sur un terrain en bordure de la route entre le Fonet et Val d'Isère, au lieu-dit « *Les Banges* ».

Ce n'est qu'au printemps de l'année 1945, après la fonte des neiges, que l'on retrouva les dépouilles de la plupart des autres victimes de cette effroyable expédition, dans le torrent de l'Isère, au fond des gorges de Malpasset.

Les corps des Britanniques et des non-identifiés furent enterrés dans les fosses communes de Val d'Isère, tandis qu'on transporta les corps des Italiens identifiés à Cuorné, en Italie.

À la fin du mois d'août 1945, huit corps n'avaient pas encore été retrouvés ni dans les gorges ni dans le ruisseau. Un barrage provisoire avait pourtant été construit à la sortie des

gorges pour retenir les corps et ainsi éviter qu'ils ne soient charriés par l'Isère jusque dans la vallée.

Plus tard, les corps identifiés furent rendus aux familles par le biais des ambassades. Cependant parmi les corps retrouvés, un certain nombre d'entre eux ne purent pas être identifiés à ce moment-là. Ils furent donc enterrés dans le cimetière britannique de Trenno, aux portes de Milan.

**Printemps 1945, ci-contre et page suivante,  
les équipes de recherches  
retrouvent  
les corps des Anglais et  
des Italiens**



Après la libération, les commandants partisans de la formation « *Justice et Liberté* » se sont demandé pourquoi le lieutenant Alberto (Vittorio), commandant de la colonne, avait donné l'ordre de partir absolument ce jour-là, mercredi 8 novembre à 10 heures, malgré les conditions météo épouvantables annoncées ?

Pourquoi les partisans italiens, les plus expérimentés en montagne, ne se sont-ils pas rendu-compte que la préparation des Anglais pour cette ascension, si exigeante en raison du mauvais temps, était absolument insuffisante ?

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que les Anglais, qui avaient un désir irréprensible de retourner à Londres pour fêter Noël avec leurs familles, s'étaient montrés très pressants avec les Italiens.

Mais surtout, et c'est là la raison majeure qui a été à l'origine de cette expédition insensée, ils ne savaient pas que le guide Alberto (Vittorio) avait été informé qu'un traître avait prévenu les Allemands de l'opération. Dans ces circonstances, différer ou renoncer signifiait à coup sûr l'exécution de tout le groupe, Italiens et Anglais.

Très rapidement, dans les mois qui suivirent, de nombreux rapports d'enquête de l'armée, totalement confidentiels, mais accessibles aujourd'hui, ont été écrits, tant en Italie qu'en Angleterre. Chaque fois il est mentionné en conclusion :

***« Si vous souhaitez obtenir d'autres informations, le vicaire et le médecin de Val d'Isère, le Dr Pétri, connaissent tous les faits. »***



Alfred Southon, soldat du « Royal Northumberland Fusiliers », un régiment d'infanterie britannique, a survécu neuf jours et dix nuits à l'abri du rocher de tuf dans un trou de neige, à près de 2 500 mètres d'altitude. Il a été l'un des deux seuls survivants de « l'original 39 », nom donné à l'opération. Amputé de la partie inférieure de sa jambe gauche, d'une partie de sa jambe droite et de trois doigts de sa main droite, il obtint le statut de mutilé de guerre. Mais grâce à une volonté de fer il réussit à retrouver une vie normale, se maria et eu un petit garçon. Il est mort en 1993 à Maltes.

**Alfred Southon en Italie à l'été 1944. Il porte le pantalon que lui a confectionné son hôtesse, ce même pantalon qu'il portait, lors de la tragique traversée du Col de la Galise, quelques mois plus tard**



Walter Rattue, son frère d'armes et ami, est mort auprès de lui dans la montagne après six jours d'une lente agonie. La lettre qu'il avait écrite pour son père a été retrouvée dans sa poche et transmise à sa famille par l'intermédiaire de l'armée.

Carlo Difforville, le seul rescapé sans blessure grave, a disparu en 1973. Il a été enterré à Borgiallo, un village de Valle Sacra, derrière Castellamonte, le village où la plupart des détenus Anglais du camp de prisonnier 112, avaient trouvé de l'aide.

Guiseppe Mina, le second partisan italien, est décédé en 1946, à l'âge de 36 ans, après avoir passé ses dernières années dans des hôpitaux français et italiens, luttant contre la gangrène.



**Août 1953**

Photo ci-contre:

**À gauche Alfred Southon  
avec sa femme Conny et son fils  
Antony**

**À droite, Carlo Difforville en noir  
entre deux hommes non identifiés.**

Photo ci ci-dessous :

**À gauche Carlo Difforville  
et Alfred Southon, le deuxième  
en partant de la droite.**

**En 1953**, à la suite de la diffusion par la B.B.C. d'une pièce de théâtre inspirée de l'histoire d'Alfred Southon, celui-ci fut invité par le gouvernement italien à passer une quinzaine de jours dans le Piémont.

De passage à Val d'Isère, hélas, il ne put revoir mon père qui était à Strasbourg, où ce mois-là est née ma sœur Caroline.



**En 2014**, dans le cadre d'un cours d'histoire-linguistique et d'éducation à la citoyenneté, la classe de 3<sup>ème</sup> B du lycée "Aldo Moro" de Rivarolo entreprit, sous la direction de son professeur d'anglais Maria Elena Coha, de traduire l'ouvrage de Vivian Milroy. Malgré son importance

dans la reconstitution de cette terrible affaire, ce récit n'avait jamais été traduit intégralement en italien. Les élèves du lycée ont comblé ce vide, mettant ainsi à la disposition de tous, un texte qui s'est révélé plein de surprises.

Le résultat a été si flatteur qu'il fut publié et diffusé dans l'environnement extra-scolaire. Mais ce qui était encore moins prévisible, c'est qu'une véritable recherche historique s'est alors engagée à partir de cette traduction. Une enseignante, Claretta Coda, s'est elle-même engagée dans ce travail minutieux, mené à la fois sur les documents et sur le terrain, avec l'aide des membres de la CORSAC et d'autres chercheurs. Leurs résultats dépassèrent de loin la recherche officielle.

Ensemble ils ont scrupuleusement examiné tous les dossiers officiels de l'armée britannique ainsi que des archives publiques et privées sur la Résistance dans la région de Canavese. Puis ils les ont comparés avec le témoignage direct de ceux qui connaissaient et avait accueilli les ex-prisonniers. Il leur fut ainsi possible, 70 ans après cet événement, de nommer tous ces jeunes Anglais et Italiens morts tragiquement en essayant de traverser les Alpes pour rejoindre Val d'Isère.

Cette recherche exceptionnelle a finalement permis de reconstituer une page d'histoire méconnue jusqu'à cette date, les rapports officiels des autorités militaires, consacrés aux anciens prisonniers alliés en Canavese, l'ayant laissé dans l'ombre.

« *Les fruits de tout ce travail ne pouvaient pas rester réservés à un petit cercle d'érudits* », expliqua le président de la CORSAC Giovanni Bertotti, qui pense que « *le conseil de direction de l'association a eu raison de décider de les confier aux archives de sa série historique* ».

Le résultat fut un volume de plus de quatre cents pages, dont la moitié était la traduction du livre de Vivian Milroy « *Alpine Partisan - La survie du soldat Alfred Southon* » et l'autre moitié de la reconstruction historique : « *Les prisonniers anglais de Canavese et la tragédie de col de la Galise* ». Publié par l'éditeur Mauro Baima Besquet, avec une introduction de Gianni Oliva.

Ce livre a été présenté au public le vendredi 24 octobre 2014 dans l'ancienne église de la Trinité de Cuorné, au début du cycle d'automne de "Incontri del Venerdì" de la CORSAC.

Outre le livre biographique en anglais de Vivian Milroy « *Alpine Partisan* », et cet autre ouvrage italien « *A un passo dalla liberta - 1944, Odissea sul colle Galisia* » de Guido Novaria et Giampiero Paviolo, l'abbé de Val d'Isère, Marcel Charvin, consacre plusieurs pages à cette tragédie dans son magnifique ouvrage « *Histoires... de Val d'Isère* », publié en 1979.

**En septembre 1967**, au Prariond, une grande croix fut érigée sur le rocher de tuf, à l'abri duquel Alfred Southon avait survécu et une plaque de bronze fut scellée. On peut y lire cette inscription en anglais, en italien et en français :

« Sur cette terre d'accueil, le 09 novembre 1944, 24 soldats anglais et 12 partisans italiens, engagés dans la lutte pour la liberté, périrent victimes de la montagne. »

(on sait maintenant que les Anglais étaient en fait 28, dont 27 qui sont morts et les Italiens 16 dont 14 ont disparu)

La plaque commémorative  
du rocher du Prariond



Été 2018

La nouvelle croix,  
replacée sur le rocher du  
Prariond



**Au cours de l'été 2018**, la croix, qui avait été fortement dégradée par les avalanches, le temps et les intempéries, a été restaurée par quelques pisteurs avalins puis replacée sur son énorme rocher de couleur rouille à l'entrée du Prariond.

Un rappel mémoriel pour chaque randonneur qui empreinte le chemin qui mène vers le nouveau refuge qui a depuis longtemps remplacé la petite cabane de berger dont il ne reste, aujourd'hui, que des ruines.

## Sources

- Histoire de la Résistance et des Opérations SECRÈTES-1939-1945- Les opérations secrètes de la 2<sup>nd</sup>e guerre mondiale-(*Hors-Série N°5 de la revue La Grande histoire de la 2<sup>nd</sup>e guerre mondiale-2018*)
- Alpine Partisan - The Survival of Trooper SOUTHON- Vivian MILROY-London Hammond, Hammond et Company-1957-
- A un passo dalla liberta-1944. Odissea sul colle Galisia-Priuli et Verlucca, Editori- Guido NOVARIA-Giampiero PAVIOLO-2002-2004- Traduit par Gyslhaine DURAND –
- <https://www.giornalelavoce.it/tragedia-galisia-alpine-partisan-107103>)
- Histoires... de Val d'Isère- Tome I- Marcel CHARVIN -Editions du CNRS-Centre Régional de Publication de Lyon-1979